

Lucien Rebatet

« QUAND ISRAËL EST ROI »

LA TERREUR JUIVE EN HONGRIE

Article publié dans le numéro spécial de *Je Suis Partout* consacré à la question juive, en date du 15 avril 1938.

Le 20 mars 1919, à Budapest, le comte Michel Karolyi, président du premier Conseil de ministres républicains de Hongrie, l'un des plus stupides et méprisables démagogues que le romantisme politique ait engendrés, abandonnait le pouvoir, « le remettant au prolétariat du peuple magyar ». Une heure plus tard, la Hongrie était aux mains de la dictature juive, et allait vivre le plus affreux cauchemar de son histoire.

La Hongrie, cependant, avait été fort indulgente, et même débonnaire pour le Juif. Les communautés juives des bourgades et des petites villes des Karpathes, où elles formaient souvent la majorité, et que les Tharaud ont si bien dépeintes dans leurs livres de jeunesse, étaient certainement les plus libres et les plus paisibles de l'Europe orientale. La Hongrie plantureuse, à demi féodale, avec ses paysans bien nourris, ses grands seigneurs nés pour la chasse, la guerre ou les sinécures officielles, ses fonctionnaires allemands consciencieux et lourdauds, s'ouvrait très largement aux Juifs de l'extérieur : Juifs faméliques de Galicie, descendant vers les belles terres à blé et à vin, Juifs d'Autriche régis, jusqu'en 1848, par un code rigoureux, adolescents impatients de prendre femme, et à qui les lois viennoises le défendaient. Il y avait place pour tout le monde dans la magnifique campagne danubienne, regorgeant de troupeaux et de grains. Les Juifs, installés dans tous les trafics, volaient avec persévérance le paysan et le seigneur, mais ils étaient commodes pour une foule de besognes ennuyeuses, une bonne récolte regonflait la bourse escroquée.

Le pire était lorsque le créancier juif s'emparait de la terre ancestrale. Mais plus souvent, son premier pécule amassé au détriment du château et du village, il courait à Budapest faire une rapide fortune. Comme presque toutes les capitales européennes, la ville, au début du XIX^e siècle, ne comptait qu'un minuscule ghetto. En 1880, les Juifs y étaient plus de 70 000, 150 000 avant la guerre, et 200 000 peu après. Ils y apportaient une activité plus artificielle que profonde, mais habiles à créer de clinquantes apparences, ils brassaient des affaires souvent plus ou moins douteuses, mais amenant de la vie dans une capitale brusquement modernisée, assez hétéroclite, qu'ils considéraient comme leur œuvre, et dont les Hongrois tiraient volontiers vanité.

Les Juifs avaient pu épouser assez naturellement les aspirations de nombreux Magyars. Par animosité contre l'Autriche, pour obtenir une indépendance nationale de plus en plus grande, les Hongrois envoyaient au Parlement beaucoup d'ardents démocrates. Les Juifs affichaient avec empressement leur magyarisation : mœurs, traditions, langues, patriotisme. Ils se convertissaient sans peine. Depuis l'autorisation des mariages mixtes en 1895, on en célébrait de cinq à six cents par an à Budapest. Là aussi, pour le Juif, toutes les chances d'assimilation étaient réunies. En quelques semaines, il allait les ruiner à jamais.

La fin d'un régime

Cette histoire de la Hongrie rouge devrait être imprimée dans le cœur et la tête de tous les chrétiens. Comme toujours, la tragédie avait eu un prologue incohérent, fait de lâcheté et de bêtise. La guerre était perdue, Karolyi, grand seigneur par sa race, méchant politicien par sa vie, sans idée, sans caractère, entouré de pique-assiettes juifs et de phraseurs juifs, mais frénétiquement ambitieux et bourré de poncifs humanitaires, se voyait, le 29 octobre 1918, porté au pouvoir par une révolution de rue, dont il a reconnu lui-même qu'il ne savait où et quand elle avait commencé. (Voir l'excellent livre des Tharaud : Quand Israël est roi.) Le peuple hongrois, déçu, exaspéré par la guerre, l'acclama comme un sauveur. Pour son premier acte de gouvernement, il laissait commettre l'assassinat du vieux comte Tisza, honnête, bourru, la plus solide cervelle politique du pays, et désigné par cela aux coups des révolutionnaires juifs. Un conseil secret de quatre journalistes et de quatre déserteurs du front avait décidé la mort de ce gêneur, qui fut tué chez lui, devant sa femme, le 31 octobre.

Le 12 novembre, le malheureux empereur Charles, trop faible pour son immense tâche, se résignait à l'abdication. Budapest se couvrait d'affiches rouges, la populace dégradait les officiers. Karolyi, convaincu que les démocraties françaises et américaines seraient douces à leur nouvelle sœur hongroise, se flattait d'obtenir du général Franchet d'Esperey un traitement de faveur, et partit discuter avec lui les conditions de l'armistice à Belgrade, flanqué de deux gribouilleurs juifs et de deux délégués des conseils d'ouvriers et de soldats. Le vieux chef, la moustache en bataille, justement orgueilleux d'une superbe victoire qui l'avait porté en six semaines du Vardar au Danube, reçut les drôles de haut. Les clauses de l'armistice, fort bénignes en comparaison du traité de Trianon, firent pâlir d'effroi les délégués. Ils signèrent pourtant. Les Tharaud racontent que Karolyi s'en tira en racontant à Budapest que le général était un breton, « sous-race française », et que les vrais Français seraient infiniment plus gentils !

Les syndicats, seule force organisée, obtenaient la socialisation du sol, de l'industrie, des banques. Karolyi chassait ses derniers ministres modérés, les remplaçait par des marxistes juifs, et se faisait élire président de la République.

L'arrivée de Bela Kun

Un Juif à tête de crapaud, avec des yeux rusés et fixes, journaliste sans emploi, voleur d'une caisse de mutuelle ouvrière, Aaron Kohen, dit Bela Kun, venait de faire une assez médiocre entrée dans ce lugubre carnaval. Capturé sur le front des Karpathes en 1916, envoyé en Sibérie, délivré par la chute de l'Empire, il était lié d'amitié avec Radek, familier avec Lénine, il avait joué un rôle parfaitement crapuleux dans la Révolution d'octobre, empochant plus de cent mille roubles pour racoler et payer des mercenaires, et ramenant huit pauvres hères. C'est pourtant lui que Radek, qui avait de bonnes raisons pour s'y connaître en salauds, venait de charger de bolcheviser la Hongrie. Il débarquait de Moscou, nanti de plusieurs millions de roubles. Il avait le choix de ses espérances : filer en Amérique, fonder une firme de cinéma, le trust des magazines pornographiques, se hisser à Wall Street, ou mettre la Hongrie à feu et à sang. Il préféra le feu et le sang. Radek ne se trompait pas.

Bela Kun, pour faire parler de lui, commença par lancer un journal, le *Journal rouge*, promettant des étripades de bourgeois dans un style qui fut une des rares distractions de Budapest cet hiver-là. Il réunit et harangua dans des cercles quelques douzaines d'étudiants juifs, et fêta le 1^{er} janvier 1919 par une équipée ridicule à travers les rues et les casernes, à la tête de cinq ou six cents malandrins. Des soldats exaspérés le bouclèrent à la salle de police. Karolyi le fit délivrer.

Quinze jours plus tard, il parvenait à soulever des mineurs illettrés dans les Karpathes, pillait une ville avec eux, et de retour à Budapest, saccageait quelques imprimeries, faisait tuer dans une échauffourée huit agents, dont les camarades, furieux, l'empoignèrent et le rouèrent de coups. Pour le malheur de la Hongrie, ils ne frappèrent pas assez fort, et il en réchappa après deux jours d'hôpital. Cette fois, Karolyi décida de le mettre sous les verrous. Mais le lendemain, la presse juive en avait fait un martyr, et le nouveau ministre de la Guerre, le Juif Böhm, s'entremet aussitôt pour qu'il fut en réalité, avec une dizaine d'autres communistes, Juifs incarcérés, le vrai maître de la prison. Kun put y préparer son coup d'Etat, si l'on ose dire, en toute tranquillité.

Quelques bataillons français, détachés en une nuit de chemin de fer de Belgrade à Budapest, eussent certainement épargné à la Hongrie les horreurs de l'anarchie. Mais déjà les vainqueurs de la guerre semblaient paralysés par de mystérieux mots d'ordre. Les Tchèques et les Roumains, au contraire, poursuivaient librement leur avance. Karolyi, épouvanté par cette invasion qui semblait vouloir effacer la Hongrie de la carte, convaincu de la bolchevisation imminente de l'Europe, démissionnait lâchement sur le conseil de son ami juif Kéri, en s'adressant « au prolétariat du monde pour obtenir aide et justice ». La République soviétique était déjà prononcée depuis quelques heures, et Bela Kun, sortant aussitôt de prison, s'installait sans transition au gouvernement, avec un conseil exécutif de vingt-six commissaires du peuple.

Ce fut une abominable démente de cent trente-trois jours, sans d'autre but que le saccage, le vol et l'assassinat.

Sur vingt-six commissaires du peuple, dix-huit étaient Juifs. Encore faut-il bien noter que les chrétiens étaient des comparses insignifiants, et qui ne firent aucunement parler d'eux. Les Hongrois disent qu'ils étaient là pour expédier la besogne le saint jour du sabbat, comme les domestiques chrétiens dans les maisons juives.

Dès la prise du pouvoir, Kun fait couvrir Budapest d'affiches. La ville entière est mise sous saisie. Interdiction, sous peine de mort, et exécution sur-le-champ, de déplacer le moindre objet dans les maisons, voire de monter une bouteille de vin de la cave, en attendant l'inventaire général par le gouvernement prolétarien. Fermeture de tous les magasins, qui vont être également inventoriés. On crée une carte syndicale pour la classe des travailleurs. Les médecins, avocats, etc., n'y ont pas droit. La carte est distribuée selon le bon vouloir des commissaires. Elle est indispensable pour faire le moindre achat de vivres ou de marchandises quelconques, pour prendre un billet de chemin de fer, pour participer aux futures élections.

Le pouvoir aux mains des Juifs

L'Instruction publique est aux mains d'un petit érotomane, Georges Lukacs, alias Löwinger, fils d'un banquier juif millionnaire et marié à une bolcheviste, la Juive Hélène Goldberger. Son premier soin a été de faire fermer toutes les librairies, tous les marchands de musique, où l'on risquerait de trouver des livres, des airs peu conformes à l'esprit nouveau.

Tous les professeurs chrétiens de l'Université sont remplacés d'office par de jeunes étudiants juifs. Les examens sont abolis, les livres classiques envoyés au pilon, chaque école pourvue d'un directoire de dix élèves chargés de surveiller la pureté de l'enseignement soviétique et d'épier leurs maîtres. La littérature hongroise est effacée des programmes, et un poète yiddish de Pologne, Kahana, élevé au rang de gloire nationale.

Des gamins juifs de quinze ans sont envoyés dans des écoles de petites filles pour leur enseigner la sexualité, avec images à l'appui et exercices pratiques. De nombreuses enfants de dix à seize ans sont ainsi souillées et violentées.

Le Soviet est riche des fortunes saisies, des énormes stocks de marchandises qu'il a fait vendre aussitôt à l'étranger. En cinq semaines, ce trésor révolutionnaire est à sec. Tout a été dilapidé en salaires astronomiques, distribué à une armée de fonctionnaires nouveaux, Juifs ou d'obédience marxiste, en subventions aux bolcheviks d'Allemagne, en détournements accomplis par des commissaires qui se font ouvrir des comptes dans des banques suisses et anglaises. Les magasins vidés n'ont bien entendu pas renouvelé leurs provisions. Les paysans se rebiffent contre les réquisitions. Les vivres sont terriblement raréfiés à Budapest, d'un prix exorbitant, les objets de première nécessité font défaut. La

production industrielle est à peu près anéantie. Une pièce de vingt centimes coûte à fabriquer deux fois sa valeur. Les Soviets seront finalement obligés de proposer aux bourgeois qui auraient encore conservé quelque chose par hasard, un emprunt à 8 %.

Dès le premier jour du bolchevisme, Pogany a édicté la terreur : « Que la bourgeoisie sache qu'à partir d'aujourd'hui, nous la prenons pour otage... Qu'elle ne manifeste point, qu'elle ne mette point de drapeaux blancs aux fenêtres, sinon, avec son propre sang, nous teindrons ces drapeaux en rouge. »

L'unique institution qui fonctionne régulièrement est le meurtre. Des bandes de terroristes vêtus de cuir, ayant leur quartier général à la caserne Lénine, et que le Juif russe Grunblatt a recrutées, sillonnent constamment Budapest. A l'exception de celle de l'ouvrier Czerny, ces bandes sont commandées par des Juifs. On fusille la nuit sur les quais du Danube. On pend, on arrache les yeux, on ouvre les ventres dans les caves, tandis que devant le soupirail, à la manière de Moscou, des gardes rouges font ronfler un moteur de camion pour étouffer les cris des suppliciés.

Les atrocités

Mais Budapest est devenu rapidement trop étroit pour les justiciers du bolchevisme. En province, les jeunes Juifs d'Azsod, notamment, sont vite devenus célèbres par leur cruauté. Mais personne n'égale en renommée le bourreau Tibor Szamuely.

Une hongroise, témoin oculaire de ces jours atroces, Mme Cécile de Tormay, nous a laissé de Szamuely un portrait saisissant dans son *Livre interdit*. Les pages de Mme de Tormay sont confirmées très exactement par tous les rapports officiels et tous les volumes publiés sur la terreur de 1919.

Tibor Szamuely est un Juif de Nagy-Varad, aujourd'hui Oradea-Mare, sur la frontière roumano-hongroise. Son grand-père était venu de Galicie, en caftan, baluchon sur le dos. C'est une espèce d'esthète de province, dont la médiocrité égale la fatuité. Mme de Tormay, qui le nomme l'hyène noire, le dépeint, affectant dans les cafés où il passe sa vie, une solitude dédaigneuse, dans un coin retiré d'où il toise la clientèle. Il est éternellement vêtu de noir des pieds à la tête, aux mains des gants noirs qu'il ne retire jamais, les cheveux noirs et luisants rejetés en longues mèches sur le cou, haut, décharné, les yeux glauques et le visage bleuâtre.

Il a vécu à Nagy-Varad, à Fiume, à Budapest de quelques méchants articles de journaux. Pendant la guerre, il a déserté à sa première heure de front, passé aux Russes. Les Soviets en ont fait un chef de corps. Son unique fait d'armes a été le massacre de quatre-vingt douze officiers hongrois désarmés. Il est rentré en Hongrie un peu après Bela Kun, flairant le meurtre des goyim détestés entre tous, les Magyars. Dès la révolution, il est nommé commissaire du peuple adjoint à la Guerre, puis bientôt président du tribunal révolutionnaire.

Il réserve pour la bonne bouche l'exécution massive de tous les bourgeois de Budapest : « Je ferai élever ici, dit-il, sur la place

Gizella, une guillotine. Il faut qu'il coule assez de sang bourgeois pour que mon automobile roule dans le sang. » Mais comme il redoute dans la capitale une vengeance vite commise, il se fait la main en attendant mieux sur les paysans.

On le voit à Kalocsa, à Sopron, à Szeged, dans cinquante autres bourgades. Il forme le tribunal révolutionnaire à lui tout seul. On lui amène les paysans dénoncés par les espions locaux. Il est vautré dans un fauteuil, fumant une cigarette anglaise, nonchalant et souriant. On n'a pas mémoire qu'il ait jamais acquitté. Lorsqu'il est d'humeur particulièrement facétieuse, il laisse tomber : « Allons, c'est un pauvre diable. Je lui fais grâce. Ne le pendez pas, fusillez-le. »

Mais les détonations ébranlent les nerfs de ce raffiné. Il préfère de beaucoup la pendaison. Ses exécuteurs attitrés sont le Juif Kohn Kerekes, qui avouera par la suite cent cinquante assassinats, le Juif Kovacs, le Juif Bergfeld, le Juif Barabas Bratman, le Juif Reinheimer, qui a pendu vingt-cinq paysans rien qu'à Debreczen. Szamuely ne dédaigne pas de nouer la corde lui-même. Il fait volontiers tirer la chaise qui soutient le condamné par sa femme, par sa mère ou par son fils, ou défiler les enfants des écoles devant les pendus raidis.

Le 2 juin, les cheminots de province, braves gens exaspérés, se mettent brusquement en grève : « Je vais en pendre quelques-uns dans toutes les gares, s'écrie Bela Kun, et l'ordre y régnera. C'est ce que j'ai fait en Russie. » Beau travail pour Szamuely. A Csorna, les terroristes ont ramassé cent cinquante personnes qu'ils sont en train de faire périr d'asphyxie dans un cachot entièrement clos. Szamuely arrive, en auto-mitrailleuse, et ordonne des exécutions individuelles, plus délectables. On arrache un œil au lieutenant Takacs, et il marche à la potence avec cet œil qui pend sur sa joue.

Le lendemain, dimanche de la Pentecôte, Szamuely continue à Kapmar. On amène à la potence un Juif, Fabian. Szamuely le fait aussitôt relâcher. On n'arrive pas à pendre le brigadier Pinter, qui casse la corde sous son poids. Ses petits enfants se précipitent aux pieds de Szamuely pour demander grâce. Mais il ne pardonne pas.

Comme il s'ennuie maintenant dans son beau train, il y fait empiler des prisonniers, et on continue les massacres pendant le voyage. On jette les cadavres nus et châtrés sur les remblais.

La réaction

Le martyr des cheminots devait être une des dernières satisfactions de Szamuely. Un fantôme d'armée rouge, commandée par un reître chrétien, le colonel Stromfeld, avait bousculé quelques médiocres bataillons tchèques. Bela Kun, tout fier de ce succès, en attendant d'un jour à l'autre la révolution mondiale, envoya ses bandes contre l'armée roumaine de la Tisza. Elles furent mises en pièce aussitôt.

Les Roumains, passant à l'action directe que les Français n'osaient pas entreprendre, marchèrent sur Budapest. Le 1^{er} août, Bela Kun, après avoir fait massacrer une cinquantaine de gen-

darmes, prononçait un dernier discours, et s'éclipsa par un train spécial avec Pogany, Kunfi, Amburger, et les autres commissaires juifs. Il allait continuer dans le sud de la Russie son œuvre de sanglant tyran.

Szamuely, surpris par la débâcle à Győr, au milieu de la nuit, alors qu'il venait de condamner trois ouvriers, s'enfuit en auto. A la frontière autrichienne, des douaniers le firent stopper. Il se brûla la cervelle, accomplissant le premier geste propre de son ignoble vie.

Il serait inique et stupide de confondre ces misérables avec l'ensemble d'une race qui a vu naître Spinoza, Mendelssohn, Henri Heine ou Bergson. Autant vaudrait dire que Staline représente toute la Russie. Les dictateurs juifs de Budapest portent tous sur leur masque les signes d'une dégénérescence, d'une tare morale ou physique : demi-intellectuels sans dons ni culture, jaloux de tout, bornés et chimériques — car enfin, n'auraient-ils pas dû comprendre que leurs chances étaient nulles, dans un pays profondément hostile, entouré d'ennemis en armes ? — sadiques, monomanes, hydrocéphales, syphilitiques ou scrofuleux. Toute race a son écume. C'était là celle du peuple juif.

Les Hongrois l'ont bien compris ainsi. Sans doute, la réaction chez eux fut sévère. Si elle ne l'avait pas été, c'est que le peuple magyar aurait perdu son orgueil et sa vieille vigueur.

Il n'est pas douteux que l'antisémitisme doctrinal, pour ainsi dire inexistant dans la Hongrie d'avant-guerre, fait depuis Bela Kun partie du nationalisme hongrois. Je pense en avoir montré assez clairement les causes... Cependant, depuis bientôt vingt années, cet antisémitisme est loin d'avoir atteint la violence, la rigueur systématique que la terreur de 1919, sans les justifier, eussent rendues compréhensibles.

Les chiffres fournis par le département économique du congrès juif mondial en fournissent la meilleure preuve. Sur le territoire actuel de la Hongrie, la population juive était de 471 000 avant la guerre, soit 5,1 % de la population. Il est encore aujourd'hui de 444 567, soit 5,1 % de la population. Cette différence s'explique par l'immigration normale chez un pays qui a fait son plein de Juifs au siècle dernier, et dont le Juif tend à s'évader aujourd'hui pour gagner les grands centres urbains, notamment ceux d'Amérique. Ce n'est pas un bilan de persécution.

Sur 219 203 commerçants hongrois, il y avait, en 1930, 105 186 Juifs. Ils détiennent 80 % du commerce des cuirs, 75 % des commerces de bois, bonneterie, textile, charbon, entreprises d'expédition ; 60 % des commerces de papiers, chaussures, articles de ménages, 80 % en moyenne, et dans plus d'un cas, 100 % des commerces de gros. La proportion des Juifs ne va que de 16 à 18 % dans les établissements publics. Mais 54 % des médecins libres sont juifs.

Il est tout à fait légitime que devant un pareil envahissement, les Hongrois aient pris des mesures sérieuses et efficaces. 55 % des étudiants en médecine étaient juifs pendant la guerre. Ce chiffre a été réduit à 16 % en 1935. Il en va de même pour les avocats : 45 %

d'avocats juifs en 1910, 40 % actuellement. Le « numerus clausus » très large (18 % de Juifs parmi les étudiants reçus docteurs en droit), tend à réduire ce chiffre. On pense arriver dans quelques années à 20 %. Sur 1212 journalistes, avant guerre, on comptait 516 Juifs. Actuellement, ils sont 480 pour l'ensemble de la profession. La magistrature, et en général les fonctions d'État, sont fermées désormais aux Israélites hongrois.

La solidarité d'Israël

On voit donc que, sans avoir codifié la situation des Juifs, le gouvernement du Régent Horthy tend à prendre à leur endroit un certain nombre de mesures extrêmement raisonnables, et leur laisse une entière liberté industrielle, financière et commerciale. Les Hongrois ont su distinguer entre les Juifs et les bandits juifs. On voudrait que les Juifs les eussent imités.

Lorsque Szamuely se fut suicidé, le rabbin de la communauté voisine refusa à son cadavre l'entrée du cimetière israélite, et on l'enterra dans un coin en écrivant sur la pierre : « ici mourut un chien. »

Mais le geste de ce vieil homme est resté isolé. A ma connaissance, hormis le rabbin, il n'est aucun Juif qui ait désavoué les criminels de Budapest. Une commission travailliste anglaise, suscitée par les Juifs, vint bien mener une enquête tapageuse en Hongrie en 1919, mais ce fut sur les sévices que les Juifs avaient endurés pendant la réaction, après la fuite de Bela Kun.

Le rapport du Congrès juif mondial, gémissant contre l'antisémitisme hongrois, n'hésite pas à écrire que l'antisémitisme a « pris pour prétexte que quelques Juifs avaient joué un certain rôle lors de l'instauration en Hongrie du régime des soviets ». La solidarité d'Israël joue même pour les monstres de la race.